

Jérôme Noirez

Le Diapason des mots et des misères

SOMMAIRE

7, Impasse des Mirages	11
Bolex	33
La Ville somnambule	43
Kesu, le gouffre sourd	67
L'Apocalypse selon Huxley	79
Nos aïeuls	99
Berceuse pour Myriam	111
<i>Feverish Train</i>	117
Le Diapason des mots et des misères	137
La Grande Nécrose	147
Maison-Monstre	167
Stati d'animo	183

CONTES POUR ENFANTS MORT-NÉS

<i>Shirley's Doll</i>	205
L'Enfer des enfants pas sages	211
La Leçon de piano	217
Postface	225
<i>Catherine Dufour</i>	

7, IMPASSE DES
MIRAGES

« Soleil son visage, nuit sa chevelure,
Merveille d'image du soleil et de la nuit réunis !
Nous sommes dans la nuit en pleine lumière du jour,
Et nous sommes à midi dans une nuit de cheveux ! »

Muhyiddin Ibn 'Arabi

O n voudrait en avoir, on voudrait croire que l'on en a, de distincts, de précis, mais il faut, lorsque le jour chavire, se rendre à l'évidence : les souvenirs de notre petite enfance nous échappent pour toujours. C'est une chose plus délétère, plus indicible, et si je devais la nommer, cette chose vague, cette demi-conscience, je l'appellerais *souvenance* : fragrance de souvenirs, rêve de souvenirs, souvenir de souvenirs, une mémoire de salpêtre, encore que, du salpêtre, où je vis, je n'en vois jamais, car où je vis, c'est un monde sec. J'essaye toutefois, dans la pénombre d'un soir de printemps aux senteurs de terre humide et de mimosa, de capturer des bribes de cette mémoire, de compléter cette esquisse tracée dans la poussière avec une baguette torve, en m'astreignant à ne pas mentir plus que nécessaire.

La *souvenance*, c'est tout ce qui me reste de mes premières années qui font, lorsque je me retourne en moi-même, comme une flaque de chaleur mouillant le bitume d'une route rectiligne.

Finalement, je crains de devoir mentir un peu.

À cinq ans, j'ai quitté, dans un gros avion blanc, « la cité de transit » au sud de Ouarzazate, et je suis parti avec mon père m'installer au 7, au 7, Impasse des Mirages, quelque part par-delà les montagnes de l'Atlas, sur les franges sahariennes, à Zalzalah... La ville où j'aurais dû naître, plutôt que dans un cube de béton dressé à la hâte sur une terre noircie par l'oxyde de manganèse.

La bouille appuyée, écrasée, contre le hublot.

Froid dans mes joues.

Mes dents mordent un sorbet invisible.

J'écarquille les yeux. Les nuages : des montagnes ; le ciel bleu en losanges disparates : azulejos, faïences ; et l'océan par-dessous tout. Le monde dans un cercle, le monde en rosace et mes lèvres qui y impriment une fleur exsangue.

Zalzalah, c'est la cité des cataclysmes, me dit mon père à travers sa barbe, et *sebb'a*, sept, est son nombre, ajoute-t-il en pointant vers la carlingue un doigt prophétique.

Beaucoup plus tard, en devenant savant, j'ai appris l'exactitude de cet auspice.

Sept. Sept fois détruite, sept fois reconstruite. Avalée, mâchée par la pierre, engloutie par le sable, brûlée par les armées du prophète, bastion des ismaélites, de nouveau incendiée, refuge éternel des mystiques et des brigands, objet de convoitises et d'anathèmes, Dieu en a fait son souffredouleur.

Sept encore. Sept portes. Huit au moment de sa fondation, racontent les guides touristiques, mais la huitième ouvrait alors sur un vide immense, une terre de vents, un pays de hululements ; c'est pourquoi jamais plus on ne prit la peine de la reconstruire, cette huitième porte, et seule une arche prise dans la pierre, je ne sais où, en rappelle le souvenir.

Sept toujours. Sept quartiers : celui des hammams où toutes les querelles trouvent une solution ; celui de la madrasa et de la mosquée d'où montent vers le ciel les noms de Dieu, et, plus sourdement, des prières prosaïques ; celui du souk et celui des artisans qui s'entrecroisent et se confondent ;

celui de l'ancien caravansérail où le soleil brûle la pierre et où la pierre chante la nuit ; celui des jardins qui sent la fleur d'oranger et le mimosa – je me vois soudain plongeant mes mains dans une fontaine pour en asperger mon visage, l'eau glacée me gifle les tempes, le soleil m'éblouit – ; et celui de la grande place Al-Infitar où sonnent les astres ternes des bendirs aux peaux tendues dans la chaleur des brasiers, et où feulent les serpents et les raitas sans que l'on soit capable de dire si, entre les lèvres des charmeurs et des musiciens, c'est une anche qui vibre ou la langue bifide d'un reptile...

Sept enfin. La septième sourate : *al-Araf*. Le monde intermédiaire, à mi-chemin du paradis et de l'enfer. Encore un camp de transit en quelque sorte. Et la voix de Dieu d'y tonner : « *Que de cités Nous avons détruites !* » Allons donc, moins que nous, vieux vantard, moins que nous, soupire une voix dans mon dos.

Zalzalâh est entrée dans le xx^e siècle, tardivement, il faut dire, brutalement, un peu forcée... La modernité givre dorénavant de la suie de ses façades fumées les pierres anciennes, fracturées, arrachées, jetées en arches brisées par-dessus les ruelles sombres, ou bien assemblées dans des maçonneries bigarrées : les pages minérales de l'histoire de Zalzalâh (quant aux murs lisses et toujours froids des immeubles de bureaux, ils sont éternellement analphabètes).

Car au pays des hululements, dans la vallée, après la huitième porte qui n'existe plus, dans des profondeurs dont un enfant de cinq ans n'a pas idée, gît le pus noir de la terre, cette richesse gluante qui transforme les hommes en taupes-fauves. Un gisement immense, et de puissantes sociétés internationales se dévorant les unes les autres pour la possession de cette source qui n'apaise pas la soif, creusant avec l'affreuse avidité de l'homme perdu dans le désert qui fouille à mains nues le sable pour y chercher un soupçon d'humidité.

D'abord une tempête s'est élevée, se remémore mon père pendant que notre avion offre son ventre aux canines de l'Atlas, une tempête de poussière et d'échappements de

machines. Pendant des jours, on a suffoqué à Zalzalah. Les plantes fragiles des jardins se sont flétries, des bébés sont morts, et l'eau des puits a pris un goût d'essence.

Les chiens ! claque sa langue.

Mais ce qu'il oublie de dire, mon père, c'est qu'avant que le peuple ne crie légitimement vengeance et que ne glisse une lame courbe sur la gorge d'un ingénieur, une autre tempête a frappé la cité, une tempête de dirhams et d'actions en bourse. Jamais à Zalzalah, on n'avait été si riche, même au temps des épices et des esclaves. Les habitants se sont pris pour des princes saoudiens. La population des montagnes a afflué pour chercher du travail. Il fallait des domestiques. La ville a grandi, s'est dotée d'une banlieue à l'est, ses toits se sont couverts de paraboles, les modems se sont mis à pépier dans des pièces aveugles.

Et toujours les machines creusaient dans la vallée.

Riche, oui, chacun a cru l'être devenu, même mon père, je crois, avec ses airs de hadj, ses pieux boniments d'homme qui n'a en vérité pour seule instruction que la psalmodie de versets dont il ne comprend pas le sens. Mais quand il a fallu partir, quitter dans l'urgence Zalzalah et ses murailles effritées, l'illusion s'est dissipée, et les gens ont compris que la misère du désert était toujours sous leurs semelles. Pour mon père, ça a pris plus de temps.

Alors il s'est consolé comme il pouvait.

Je suis né dans la poussière. Je ne sais pas qui est ma mère.
Je crois que c'est la poussière, ma mère.

BOLEX

Derrière la cloison palpite une engueulade éthylique, propos décousus de femme avinée, hurlement du fiancé échauffé par des litres de bière tiède, pleurs de la gamine, une grande perche sans doute pubère, mais avec l'âge mental d'un gosse de cinq ans. Deux cloisons plus loin, ça se répète avec d'autres misères, d'autres boissons... Plus tard, au paroxysme de la transe qu'inspire l'alcool, ce seront des bruits de bouteille éclatant sur les murs. Soulagés, exaucés, les poivrots s'effondreront alors sur leur sommier, pas pour baiser, ils n'en auront plus la force, ni même l'idée, mais juste pour ronfler.

Ça se castagne également dans le couloir. Les chats, toujours plus nombreux, une génération spontanée de greffiers. Avant, on avait des rats. C'est sûr, maintenant, il n'y en a plus... plus de rats, plus de souris, plus de musaraignes, de cafards, de scolopendres, de moineaux, de pigeons... Des chats seulement, estropiés façon grande guerre, courant après les ombres dans un couloir que les fuites d'eau ont transformé en égout stagnant.

Sur mon ventre, qui est vide depuis deux jours, ronronne non pas un chat – ici, ils ne savent pas ronronner, ou alors quand ils le font, c'est avec des trémulations glaireuses de tuberculeux –, mais mon projecteur 8 mm, un Bolex, quarante ans

d'âge, qu'on croirait neuf pourtant, pas une tache de rouille, il a conservé tout son lustre. Ses grandes oreilles translucides hypnotisent le vide en tournant, et son œil tubulaire aussi implacable que le canon d'un fusil éclabousse le mur d'une lumière un peu granuleuse. Je ne me lasse pas d'observer le trajet de la pellicule dans les méandres de la machine, de sentir la chaleur de la lampe, l'haleine de poussière brûlée du ventilateur.

Tous mes films ont moisie. Tous se sont couverts d'une jungle vénérienne aux couleurs ineffables. Seuls de rares îlots figuratifs ont subsisté dans leur matière. Surtout avec les pornos, curieusement. Entre deux inflorescences de lichen : une fellation, une sodomie, une éjaculation faciale cernée de frises colorées qu'on croirait empruntées à une comédie musicale indienne. Les films moins charnels, surtout ceux destinés aux projections du patronage du samedi, ont été presque entièrement dévorés. Un bout de tronche, la lettre d'un titre, un demi-nuage dans le ciel, l'œil exorbité d'une grenouille, un pan de robe... Je m'en fiche qu'ils aient moisie. C'est pas grave. Tout est destiné à moisir, n'est-ce pas ?

Là sur le mur, dans l'angle, comme un diptyque entrouvert, une tête de danseuse, genre petit rat famélique, flotte dans une espèce de marigot cryptogamique. Il y a un pied aussi qui se promène dressé sur la pointe, mais ce n'est pas le sien. Ce film-là, je l'appelle *La Découverte de la Pénicilline au Bord du Lac des Cygnes*. Je l'aime bien. Il change souvent, progresse, oui, il se bonifie au fil des semaines. J'ai sa suite, dans le carton, sous le lit, *Prélude et Mycotoxine*, je l'aime moins... Trop prévisible, trop figé.

Au moment où la danseuse exécute son grand jeté final, portée par un mycélium couleur de bile, un chat vient s'écraser en feulant contre ma porte, me faisant sursauter. Le projecteur s'emballe, la pellicule déraile et cale. « Greffier de merde ! » je beugle. Ce n'est pas que j'aime particulièrement beugler, mais je fais des efforts pour être dans le ton. Mes voisins apprécient.

LA VILLE
SOMNAMBULE

Tu sais, ça ne demande ni courage ni volonté... L'abandon, simplement... Un degré vers la grâce, Zena, ma chérie, un degré vers la lumière... Non, ne pleure pas, car je serai meilleur qu'avant ! Qui pleures-tu ? QUE pleures-tu ? Ça ? Ça ? Cette chose ! Non, Zena, pleure-t-on sur la sangsue lorsqu'elle tombe du bras ? Pleure-t-on sur la tique lorsqu'elle cède à la torsion ? Ce n'était pas une part de moi, Zena, c'était une part de l'autre, Zena, l'autre, le déchu ! Pourquoi ne veux-tu pas entendre que je fais ça pour toi...

Après les avoir longtemps tenus fermés, Antonín entrouvre les yeux : il y a tous ces visages radieux qui l'observent, qui sourient avec cette gravité propre aux gens dont la joie est le plus grand secret. Derrière eux, sur fond de mur chaulé, une grande croix pend à une poutre, elle oscille légèrement.

On jette de la paille entre ses jambes.

Il observe les pans sinueux de sa robe.

Bientôt, une blanche colombe...

Non, tout de même, ce serait mentir (mentir à Zena, se mentir, mentir à Dieu.) En vérité, le moment venu, ça demande quelque effort de volonté. Une crispation, au moins. Une voix intérieure qui exhorte sur un ton impérieux. *Montre-leur que tu n'attaches aucune valeur à cette chose !*

La pudeur rosit ses joues quand il lève sa robe et en attache les pans au-dessus de ses reins avec des épingles qu'une main calleuse lui tend. Festons blancs tout autour de lui. Presque un ange.

S'il n'y avait le monstre, le père des prostituées et des ordures de la terre, la clé de l'huis des Enfers.

On badigeonne de camphre ses bourses (*ô infamie ! ô infamie !*). Celui qui opère se tient à distance, un coton hydrophile planté au bout d'une baguette. Le désinfectant coule le long des cuisses d'Antonín, comme une colique. On lui tend une cordelette de cuir. « Prends la cordelette ! » Il noue la cordelette à la base de ses testicules. Puis il serre. Très fort. La douleur lui fait lever les yeux. Des poutres... Roides... Plus jamais !

Je me souviens, Zena, l'été dernier, à Ceský Krumlov, tu m'as embrassé à la porte de Budejovice, et tu m'as dit d'accord, d'accord pour quoi ? et tu m'as dit d'accord pour faire l'amour, je veux faire l'amour avec toi.

Le badigeon couleur de rouille passe sur la lame d'un rasoir. « Saisis le rasoir ! » Il le prend, en observe un instant le tranchant. Dans l'obscurité, on murmure un chant liturgique. Blanche colombe. Le geste, il l'a répété durant toute une semaine. Ce fut salutaire pour lui d'affronter le monstre, de le toucher, de l'empoigner, sans ressentir la honte d'une pensée libidineuse.

Ah, Zena, je dévore tes lèvres, je râpe le voile de ma langue contre tes dents, et mes yeux s'abîment dans tes yeux.

Du plat de sa main gauche, il soulève sa verge, et ses doigts poussent ses bourses vers l'avant. Ses testicules ont pris une couleur de figue mûre. Déjà, ils ne lui appartiennent plus. Les fruits du diable ! Il place le tranchant de rasoir sous le garrot de cuir.

Est-ce que tu m'aimeras encore, après ça, Zena ? Est-ce que tu aimeras la blanche colombe que je serai devenu ?

« Tranche ! »

Un geste. Rien de plus. Ni emphase ni labeur. La lame glisse contre le garrot.

Et ça tombe dans la paille. Presque pas de sang. La douleur, elle, ce n'est pas une douleur, plutôt un vertige, quelque chose qui saisit le corps tout entier, l'emporte. Il ne perd pas conscience, il lâche le rasoir, chancelle un instant, et se rattrape à ses propres genoux. Là, dans la posture d'Atlas que le monde accable, il voit son entrejambe, le garrot, un peu de peau exsangue, et toujours le battant de la cloche du diable à demi raidi par l'afflux sanguin. Prêt à carillonner le vice, à sonner l'*antéangélus*...

Il tend la main vers le rasoir au fil rougi.

Comment pourrais-tu m'aimer, Zena, si je suis imparfait dans ce que j'ai décidé d'être ?

La tâche n'est qu'à moitié accomplie.

Il en reste.

« Tranche ! »

« Évidemment, toi tu es juif, le rasoir, tu y as goûté ! Ça ne te fait pas peur. »

Quand František dépasse trois pintes, il s'en prend aux juifs, comme il s'en prendrait aux receveurs des Postes, aux épiciers, aux gelées tardives, juste pour grogner sur quelque chose.

« Je ne suis pas circoncis », lui répond Avrom avec détachement (c'est un mensonge).

L'autre renchérit :

« Où va-t-on si les juifs ne sont plus circoncis ! »

L'arrivée sur leur table d'une brioche fourrée et parsemée de grains de pavot met momentanément fin à sa diatribe éthylique. Avrom remonte le col de son manteau et demande à la serveuse un autre café. On est le dernier jour d'avril, mais le printemps est encore frileux. S'asseoir en terrasse, c'est une idée de František.

Un bon prétexte pour boire que d'avoir froid.

Le soir tombe sur la vieille ville. La mort tire sur son cordon. Les apôtres font leur ronde.

À l'heure où s'allument les réverbères, où les cafés et les restaurants jettent sur les façades des étendards de lumière falote, les perspectives des rues s'étirent, se tordent, perdent leur point de fuite... Avrom a voyagé, il est allé à Moscou, à Dresde, à Paris (alors que František, lui, n'est jamais sorti de Prague : « Pourquoi voudrais-tu que je sorte de Prague ? Je suis déjà sorti du ventre de ma mère, je ne me ferai pas avoir deux fois ! »). Mais dans aucune de ces villes, il n'a assisté à ce phénomène : la fonte des perspectives au crépuscule, comme si chaque pâté de maisons était le débris d'une banquise que la houle morcelle.

Ce soir plus que tout autre soir. Ce soir est soir de dérive.

« On devrait tous les arrêter, bougonne František pendant qu'une grosse larme de confiture lui coule sur le menton.

— Les juifs ?

— Les Skoptzy ! Les châtrés ! Tous ces *raskolniki* !

— Les fous viennent à Prague, František, depuis toujours ou presque, car toutes les folies s'y soignent...

— Je sais, je sais... Les fous bohémiens, les fous autrichiens, les fous polonais, les fous juifs même, ceux-là, oui, qu'ils entrent et qu'ils ne ressortent jamais ! Mais les Skoptzy, Avrom, les Skoptzy, des Russes !

— Antonín est tchèque, lui...

— Mmmm, morave... Et sa mère était slovaque... Le danger, Avrom, le danger, c'est la contamination ! À Prague, on est fou, mais sainement !

— Tais-toi un peu, František, je vois venir Zena. »

La jeune fille est pâle et maigre, ses cheveux sont ternes, coton de vieillesse sur un visage adolescent. Elle porte un manteau noir, une écharpe tricotée dans une laine brune (la façade de la tour du pont Charles nouée autour du cou, pour un peu, on y chercherait la statue de Venceslas). Les cernes autour de ses yeux lui donnent un regard de chouette.

Sur les dalles de la place, elle flotte plus qu'elle ne marche.
Fantôme.

L'instant d'après, elle est assise à la table d'Avrom et de František comme s'il y avait eu un saut dans la pellicule...

KESU, LE GOUFFRE
SOURD

Zeami avait un tambour tendu de soie.

Les battes de Motokiyo pèsent quatre-vingt-onze grammes. C'est un excellent poids. Elles sont en pur bois de chêne, issues du cœur de l'arbre, tournées, mises en forme, polies à la main par un artisan de Sendai. Le tambour *taiko* est également l'œuvre de cet artisan, taillé, comme le veut la tradition, dans le bois du zelcoua. Les peaux de bœufs qui ferment ses extrémités ont nécessité un tannage attentionné. Motokiyo les tend un peu moins que la plupart des autres joueurs. Il aime, au centre de la peau, cet amollissement infime qui fait paresser le rebond du *dai*, la frappe pourtant la plus vive.

La batte droite est en suspension, un peu trop haut sans doute, car Motokiyo soigne l'ampleur de ses gestes, et son public apprécie. La tension qui précède l'exécution du *kashira*, la cellule introductive a précipité son rythme cardiaque. 183. Un écran électroluminescent l'indique au public massé autour de la scène, car c'est une valeur fondamentale du *tech-nô*, s'inspirant d'une échelle primitive, autrefois prisée : le tempo.

Dans le *tech-nô*, le tempo n'existe pas. Seul le cœur bat, irrégulier, chaloupé, ivre de sang.

Le cri, *kakegoe* dont l'ultime souffle précède le geste, achève son agonie rauque dans la gorge de Motokiyo. L'auditoire semble partager ce premier déchirement, mais Motokiyo sait qu'ils ne comprennent pas ce qu'il s'apprête à exécuter, qu'ils ne le peuvent, car leur dieu s'appelle acouphène – leur maître vociférant –, leur credo « *le plein plutôt que le vide, la vie plutôt que la mort* » ; il ne leur en veut pas, il ne les méprise pas, au contraire, une compassion immense envers son public le saisit toujours au moment d'exécuter le *kashira*.

Ils ne comprennent pas, mais ils en redemandent, car il y a de l'émoi en eux, sinon ils ne seraient pas là, assis en tailleur dans l'immense dojo au plafond ovoïde, à se laisser dévorer par des drogues virales dont les effets secondaires sont parfois épouvantables.

« Le bras n'est jamais trop haut pour le *kesu* », pense Motokiyo dans un dernier songe, alors que l'attention qu'il prêtait jusque-là à son public se dissout en une effervescence de néant.

Quatorze centimètres séparent la batte de la peau.

On ne peut faire sonner la soie en la frappant.

Ayako considère la mort qui pointe vers son front avec calme. Non que cela lui plaise de mourir à cet instant, seule face à son tueur, innocente quasiment, juste débitrice de quelques k-yens, qu'elle aurait fini par rembourser si on lui avait laissé une semaine supplémentaire. Mais, depuis sa naissance, elle entretient des rapports privilégiés avec les dieux de la résignation.

Elle aurait souhaité qu'il y ait un peu de monde, un public, des visages qui se cachent derrière des mains, des cris, peut-être un héros du dimanche, lamentable, qui aurait douché ses pieds avec son sang, l'air ahuri, et puis mourant finalement juste avant elle, histoire de tracer la route...

Ayako est seule, seule avec la mort injuste, dans les grumeaux d'ombre d'un meublé pas tout à fait sordide, mais bien misérable

L'APOCALYPSE
SELON HUXLEY

« **O**uvre-toi... », clapote Serge Agglo avec des yeux de poupée pendue par les pieds, les paupières mi-closes, les pupilles tournées vers ses sourcils, la conjonctive noyée dans la broussaille.

« Ouvre-toi, salope... »

Le crépuscule orangé l'auréole de sa gloire (sa bedaine accroche bien la lumière). On dirait un christ vu en anamorphose.

La fille pâmée sur le lit remue faiblement la tête. Elle souffle entre les mèches brunes qui lui tombent sur le visage : « J'peux pas m'ouvrir plus... » Elle applique plus fermement ses doigts sur son huisserie hospitalière, au cas où on en douterait.

Avant d'ajouter : « ... Trouduc... »

Eh oui, braves gens, il y a des soirs comme ça, des soirs où le houblon fermentant dans les ventres, le cannabis encensant les esprits, le buvard de la veille, la kéta de l'avant-veille (dissoute dans du Bordeaux, on ne se refuse rien) et l'instinct de chair se conjuguent à merveille, et illuminent nos bouches d'inspiration, de grâce et d'urbanité.

Jusqu'au lever du soleil et même au-delà...

La fille ouvre un œil de poisson à l'asphyxie entre les mailles de ses cheveux et elle découvre, un peu troublée, que

ce n'est pas à elle que Serge s'adresse. Ses mains se relâchent, sa tête s'enfonce dans le traversin couleur quenelle. Elle soupire. Combien ça l'indiffère de toute façon qu'on la traite de salope, puisque c'est précisément ce qu'elle croit être ; tous les « trouduc » de l'univers, toutes les autres salopes jalouses le lui serinent depuis qu'elle doit avoir quatre ans.

Serge Agglo, en fait, parle à sa braguette.

D'ailleurs Serge Agglo parle à toutes sortes de choses. Il connaît le langage des tinettes, des pissotières, des mégots, des cendriers, des goulots, et des braguettes, donc. Il a des rudiments de parcmètre, de bouche d'égout, de sèche-mains qui donne soif quand on lui cause. Je l'ai même vu se débrouiller en pigeon crevé et en panneau de limitation de vitesse grêlé de chevrotines.

Il y en a qui savent parler aux bêtes de la forêt, lui il sait parler aux saletés. Alors, la chambre de cet hôtel de bord d'infini routier, pour lui, c'est l'ONU.

Tout de même, je peux pas lui donner tort, à Fanny-Fanée (c'est sous ce nom qu'elle s'est présentée ; de loin, on l'avait prise pour un cactus : « salut, je suis Fanny-Fanée » ; « salut, j'suis Serge Agglo » ; et l'amour de naître, simple et bestial) : parfois, Agglo est un sacré trouduc.

Surtout lorsqu'il nous inflige, à moi, à Mathieu, et à... à l'autre, là... ses ébats d'original.

Avant, il faisait ça sur la banquette arrière de la Ford Wagon, notre flambante épave. Jusqu'à cet accident pathétique... Depuis, il exige un vrai lit, une vraie chambre ; et comme le pot commun ne nous permet de financer qu'une seule taule, nous en sommes toujours réduits à la pire des promiscuités sexuelles.

« Mais vous savez, les mecs, vous pouvez tirer votre coup, aussi... »

Sauf que Mathieu Bsen n'a pas eu d'érection depuis l'annonce de la mort de Jim Morrison. Quant à moi, je fais un blocage avec les Américaines : la sensation bizarre que leurs corps contiennent trois litres de sang en trop, que si je pèse

trop fort sur elles, elles vont gicler écarlate jusqu'au plafond ; que même lorsqu'elles sont fines, gracieuses, élancées, adeptes de régimes macrobiotiques, elles sont des boudins potentiels, au sens le plus charcutier de la chose. C'est pire quand il fait chaud. Parce qu'on dirait que ça coagule en elles. Il n'y a que les Amish qui me font pas cet effet-là. Elles sont si peu sanguines, presque anémiées en comparaison, et puis j'adore leurs jolies quichenottes qui cachent des cheveux lavés à la savonnette et embaumés aux fleurs séchées. Le problème, c'est que s'envoyer en l'air avec une Amish tient du pur fantasme pour un garçon dans mon genre, sauf à prendre le patriarche en otage.

Bon, puisque je vous ai émoustillé l'imagination, vous m'en voudriez maintenant si je ne vous narrais pas l'épisode fameux de l'accident de banquette de Serge Agglo. Voyez ça comme un récit édifiant, une sorte de mise en garde aussi : le Troisième Reich n'a pas fini de nous pourrir la vie, mes sœurs et mes frères.

DIME NOVEL :
PRISONNIER D'UN TACO GÉANT SUR LA
HIGHWAY 466

L'auto-stoppeuse qui lui servait de litière, Cindy-Cintrée ou Betty-Blette, s'était endormie du doux sommeil du coma éthylique, à la mi-temps. Depuis, elle ronflait inhumainement. Des sifflements de percolateur, des rugissements de moulin électrique. La voiture boutait au vent d'ouest, et de surcroît les saccades haletantes d'Agglo lui imprimaient un léger roulis. On avait l'impression de flotter à la surface d'une eau stagnante. Mathieu conduisait d'une main ; de l'autre,

il se grattait la cuisse où était apparue, la veille, une plaque d'urticaire qui, ô miracle ! esquissait le portrait de Saint Tim Leary. Il cultivait depuis ce suaire érythémateux, car il espérait plus ou moins le revendre un bon prix à un membre de l'Église Lysergique.

Accrochée au rétroviseur dansait notre mâchoire d'opossum porte-bonheur, méchant petit dentier ayant déjà avalé dix mille kilomètres de route et autant de fantômes de rosée et de vent.

J'avais une sacrée soif. Je me serais bien tourné pour fouiller la glacière, mais la manœuvre impliquait que je me penche sur la chair moite et vibrante d'Agglo, que je la touche sans doute, et je ne sais pas, j'avais comme une répugnance.

Le même genre de répugnance que j'avais ressentie lorsqu'il m'avait fallu haler, seul, cette charogne de veau qui pourrissait au milieu de la route et qu'une patte m'était restée entre les mains ; pendant que Mathieu, en pleine surdose de kéta, hurlait derrière la vitre que c'était pas une manière correcte de traiter le cadavre de sa grand-mère et qu'il allait sans doute devoir me tuer pour venger cette profanation. Serge, occupé depuis plusieurs minutes à dessiner au 1/10 000^e le Yang-Tsé-Kiang sur le bitume, s'était alors exclamé : « Merde, je savais pas que ta grand-mère habitait les Amériques, Mathieu... Oh ! l'horrible coïncidence ! Tu pourrais faire gaffe ! C'est sa grand-mère, quand même ! Sa grand-mère ! »

Là, j'avais pensé : « Aie pitié de nous, Toi qui n'existes pas », et j'avais failli me barrer en courant, la patte de veau pourrie sur l'épaule avec son escorte de mouches... Oui, à toutes jambes, aussi loin que l'horizon me le permettrait, tel le lézard sur la terre brûlante, jusqu'à en claudiquer, mon gigot puant me servant de canne ; dans la poussière, j'aurais inscrit la fausse piste d'un Pan unijambiste ; rusé. Ah ! ils ne m'auraient jamais retrouvé, les cons ! Et de les imaginer arpenter les sentiers rocailleux de l'Arcadie pendant que je me la coule douce au nord du Nord, passant mes journées à assommer des saumons de confession mennonite avec un fémur de veau.

NOS AÏEULS

« Malheureux celui auquel les souvenirs d'enfance n'apportent que crainte et tristesse. »

H. P. Lovecraft

Deux petits yeux ouverts sur les ténèbres tissées au plafond, à la lisière blanche du drap, pleurent silencieusement. Un nez humide respire l'odeur fade du tissu amidonné, et celle, acide, du corps trop rarement lavé ; traîne également une odeur de soupe aux poireaux, peut-être un pet, peut-être une éclaboussure sur la main pendant le dîner. Des pieds gigotent nerveusement dans les profondeurs du lit ; ils sont toujours froids, comme des bouts de cadavre greffés sur un vivant, comme un avant-goût de la fin.

Déjà dans la tombe, les pieds...

La chemise de nuit et la couverture grossière ne suffisent pas à protéger des fraîcheurs nocturnes. Un frisson parcourt la chambre, survole les lits, caresse les enfants endormis, pèse sur leurs poitrines, flatte la flore tuberculeuse qui prospère dans leurs poumons.

Ça tousse, à droite.

Une main avec du noir sous les ongles, un mélange de terre, de craie, de nourriture, de gouache, de crasse simplement, se crispe en attrapant un bout de chemise de nuit. Retenir les larmes, les larmes de bébé, bébé ! bébé ! bébé ! Non, ça, c'était dans l'autre sanatorium, le troisième, il ne fallait pas pleurer, sinon bébé ! bébé ! bébé ! Mais dans ce sanatorium, le quatrième donc, on ne se fait pas moquer quand on pleure,

parce qu'ici, c'est pas des larmes de bébé qui coulent des yeux, c'est des larmes sérieuses, et si on les retient, c'est surtout pour ne pas attirer les aïeuls.

Gaspard tourne sa tête vers la droite. Il a comme un goût de sang dans la bouche ; c'est pas bon signe. Quoiqu'il n'ait que six ans, Gaspard connaît bien sa maladie et la façon dont elle prospère, car elle prospère, ça oui, sans aucun doute. Au chaud, dans sa poitrine, les bacilles érigent une cité dont les toits bientôt iront transpercer sa plèvre. Mille tours de Babel dans ses poumons rachitiques...

Myriam, six ans aussi, geint dans son sommeil. Gaspard voit le masque livide de son visage dans la lumière de la veilleuse. Une mèche de cheveux blonds surligne ses sourcils biaisés par l'angoisse.

Devant le lit, une ombre s'est dressée. Elle semble pendue au plafond. Des mains qui sont comme un bouquet de sarments griffent sans bruit la couverture avec l'évidente volonté de déchirer le corps tiède qu'elle recouvre.

Mais plus que l'ombre, c'est sa voix qui terrifie Gaspard. Pas une voix, plutôt un glapissement de chien qui se noie dans une vasière.

« Merdeuse ! Sale merdeuse ! Sale petite merdeuse ! Ce que ta pauvre mère a souffert en te mettant au monde ! Bâtarde ! »

Gaspard ignorait qu'une voix puisse être à ce point haineuse. Pourquoi une telle haine ? Myriam est si fragile et si gentille. Elle souffre sans jamais se plaindre, malgré le drain planté dans sa poitrine émaciée. Comment peut-on la haïr ? Elle est trop petite pour être haïe.

« Merdeuse ! Ton vrai papa, c'était un violeur ! T'es la fille d'un vagabond, d'un routard ! D'un criminel ! Petite salope ! Tu as tué ta mère, de tristesse, de honte... Tu n'aurais jamais dû venir au monde ! »

Et l'ombre giffe la fillette avec sa main froide et molle. Elle ne se réveille pas, mais, dans les arcanes de son sommeil, un grand cauchemar consume ses espoirs, ses fantaisies, des abjections informes envahissent l'intimité de ses territoires

hypnagogiques, en corrompent chaque paysage, chaque habitant, chaque mot puéril.

« Tu as tué ta mère ! Salope ! Ta mère ! Ma fille ! Ma fille chérie ! Tu l'as tuée ! »

L'ombre se penche et crie son fiel aux oreilles de Myriam, qui pleure à présent, qui mouille son oreiller de larmes incoercibles. Gaspard voudrait tant lui porter secours. Tous les héros portent secours aux princesses dans les livres... Dans les livres seulement, car en vrai, il n'y a pas de héros, pas de chevalier... Juste un petit garçon qui pisse de trouille dans un dortoir de sanatorium pour enfants tubards.

Bien qu'elle se soit accrochée de toute la force de son inconscient au sommeil qui est son seul abri, Myriam se réveille finalement. Et aussitôt, elle hurle, la bouche grande ouverte, elle hurle vers le plafond nappé d'ombres, elle hurle et ne peut plus s'arrêter de hurler, comme une nausée spasmodique de terreur, brute, primitive, un cri de bête :

« Papiiiiiii ! »

Gaspard sait que d'habitude les ombres, les monstres, les spectres, s'effacent lorsque l'on crie, car, sous leurs dehors terribles, ce sont des créatures diablement pétochardes.

Mais l'ombre au pied du lit ne s'en va pas.

Au contraire, elle gagne en noirceur et en colère. Elle attrape Myriam par les cheveux, la soulève. Les pieds de l'enfant remuent dans le vide et une tache de pus se forme sur sa chemise de nuit ; c'est le drain thoracique qui, à sa façon, se met également à pleurer.

« Merdeuse ! Tu payeras ! Chaque nuit ! Je viendrai ! Chaque nuit ! Jusqu'à ce que tu t'étouffes dans tes glaires ! Ensuite... »

Myriam hurle toujours, éperdue, elle supplie : « Papi ! Papi ! »

Gaspard ne sait pas dire ce qui, à cet instant, lui donne le courage de se redresser sur son lit, alors que les autres enfants du dortoir, plus grands que lui pour la plupart, ont enfoncé leurs têtes sous leurs oreillers et font semblant d'ignorer les

FEVERISH TRAIN

B ringuebalé d'une cloison à l'autre, je fanfaronne avec mon flingue, je prends des poses, fais des mines. Mais pour dire le vrai du vrai, j'ai la cervelle toute comptée, rapport au palu... Je sais même plus très bien dans quelle cavalcade curviligne je suis entraîné, là, maintenant, marathon de couloir dans le sens inverse de la marche... Du moins le crois-je. C'est bizarre la fièvre, passé un certain palier, 38°7 pour moi, ce n'est plus un symptôme, c'est une défonce vraiment sublime, une extase opiacée, on en redemande. La dernière fois que je suis redescendu en dessous de 38°, j'ai cru que j'allais crever. J'ai arrêté la quinine aussitôt, et mes organes n'ont pas tardé à flamber de nouveau. 38°3, mauvaise étape, frissons, draps amidonnés à la sueur, la sensation de devenir translucide, de pouvoir mater ses entrailles... Après, je me sens mieux, j'ai toutes sortes d'appétits pour toutes sortes de chairs... Il n'y a que mon intelligence qui ne soit pas à la fête, mais on s'en passe très bien, de l'intelligence, dans mon boulot.

Encore que j'ai infiniment plus de responsabilités qu'autrefois. Avant, bon, le poinçon, surtout le poinçon, et puis parfois le carnet à souche rose, et de temps en temps un contrevenant un peu agressif qui agite le poing, plus de gueule que de courage, ça se tasse, il finit toujours par la payer, son

amende... C'était les lignes pépères, la banlieue, sa jeunesse gouailleuse, ses travailleurs du tertiaire absorbés dans des lectures affligeantes. Mais je ne sais pas quelle pulsion, quel débordement d'ego m'ont inspiré. Je voulais une promotion, je voulais jeter ma bleusaille et ma casquette dans la litière rouillée des voies, je voulais, je ne sais pas, impressionner ma mère ou une ex-petite amie, ou toute cette foule en rang qui chaque jour étale devant moi son anonymat sur fond orange.

Promo palu, donc. Les collègues ont pour sûr ricané méchamment. Bravo mon gars, pour toi, c'est le trans-bayou ! Le trans-bayou ! La ligne qui traverse l'infini marécageux du Sud... Fini d'arpenter pépère avant arrière le train-train du quotidien banlieusard et de susurrer le mantra *billèssiouplé*... Fini... Tu voulais de la promotion ? Trans-bayou, direct...

C'est vrai, j'ai pu la balancer, ma casquette, et mon poinçon aussi. En civil, que j'allais accomplir ma divine mission, et flingue réglementaire en poche. Enquêteur ferroviaire officiel, pleins pouvoirs entre deux gares ! Sur le trans-bayou, on ne contrôle pas les billets, voyez, d'ailleurs il n'y a pas de billet. On paye à l'entrée, en montant. C'est le mécano qui encaisse avec des airs d'ouvreuse de cinéma licencié. On ne risque pas de descendre ou de monter en marche, et des gares, il n'y en a que le strict nécessaire, c'est-à-dire deux : un point de départ, gare centrale, mais sur un quai un peu à l'écart, du côté du fret, et un point d'arrivée, plutôt vague, flou, une espèce de fosse d'aisance tropicale qui change de dénomination assez régulièrement, mais que par convention tout le monde appelle Slithy... Entre les deux... Deux mille kilomètres de marécages purs juteux fangeux.

Le train, faut que je dise un mot sur le train, ce n'est pas n'importe quel bouffe-cock. C'est un fleuron, n'est-ce pas, un fleuron de l'industrie, de la science, de la vanité... Bon sang, ce train, c'est d'abord de la rouille, un beau manteau de renard mité de vitres cradingues, et puis, quand on se penche, non pas des roues, car vous imaginez bien, vous qui n'êtes

pas intellectuellement flapi par la fièvre paludéenne, il faut autre chose que des roues pour tracer sa route à travers les giclures limoneuses des bayous, donc, pas des roues, mais, et c'est là que doit résider ce qui justifie le mot fleuron, des coussins d'air, ou plutôt boudins blancs, plutôt pipelines ayant débandé, plutôt anacondas gonflés à l'hélium.

La motrice, avec sa grosse hélice, a un côté chaise papale, trône du Jugement dernier. Elle fait un boucan très Jugement dernier également, furieusement trompette de l'Apocalypse. Quand elle démarre, c'est une terreur pour tous les voyageurs de la gare centrale et une fierté pour nous autres, morpions à fleuron : mécano, conducteur, conducteur en second, conducteur stagiaire, mécano stagiaire, moi enquêteur oligarchique sans stagiaire, barman, cuisinier, et garçon de toutes les tâches, surtout les pires... Trois cents kilomètres de glissement sur des rails, et puis, hop, plus de rails, juste de la sphaigne et un horizon fabuleux nappé de brumes tièdes.

Bon, j'ai parlé du train hovercraft, fastueuse ferraille, vous l'avez compris. Maintenant je dois vous entretenir de mon boulot... Je n'oublie pas la course, je suis en suspens, là, entre la cabine 27 et 29, classe marigot, les deux pieds dans l'air, agile comme un virus, toujours à me demander qui je poursuis ainsi armé, déterminé, un allant, je vous jure, absolument héroïque... Mon boulot, je vous l'ai dit, n'est plus du tout celui du brave contrôleur. Slithy est une ville d'affaires, mais d'affaires illégales, vraiment illégales. De la drogue, de la prostitution, du jeu ? Vous aimeriez... Mais il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de choses plus dangereuses, plus criminelles. Trafic d'organes, pornographie enfantine, eugénisme tropical pour nazillons à la retraite ? Vous carburez à l'imagination tabloïde. Ce qu'on trafique là-bas, c'est du grigri archéologique de cinq mille ans d'âge, et c'est un concentré de tous les crimes précités : main de gloire pour flamber, fétiche à fellation, talisman assassin, fibule dopante plantée discrètement dans la croupe des chevaux de course, amulette qui renforce de la manière la plus détestable votre influence sur

ce bas monde... Une civilisation entière qui nous abandonne ses mœurs mafieuses dans un écrin de tourbe.

À Slithy, on ne règle pas ses comptes, il y a des principes, voyez, un certain consensus, un équilibre diplomatique à ne pas rompre... Dans la capitale non plus, on n'ose pas, à cause d'une trop grande densité de flicaille au mètre carré... Mais entre les deux, à bord du train trans-bayou, zone franche pour les règlements de compte ! pour les surinages ! pour les inquisitions au fer à souder !

Voilà mon quotidien. Maintenir un semblant d'ordre dans un coupe-gorge long de cent dix mètres qui aquaplane pendant trente et une heures sur un désert spongieux.

Chaque cabine est un drame potentiel. Lorsque j'ouvre au hasard une porte, je peux tomber sur un macchabée qui a la gorge si largement ouverte que je pourrais y mettre au frais une canette, ou bien sur cinq gars qui s'acharnent à coups de marteau sur un autre, attaché, et qui me regarde avec des yeux de biche aux abois, ou bien encore sur un échange entre amateur fortuné et loubard archéologue, sur une partouze subtropicale et bestiale, sur un sniff mandala à même le plancher – un sniff mandala, c'est une longue ligne de cocaïne ou de ce que vous voulez, mais enroulée en spirale ; la défonce se pare alors d'une vadrouille mystique de premier choix –, sur un échange de plombs à dix centimètres de distance, sur un mauvais payeur suspendu par les pieds hors du train à se bouffer en pleurant des nuées de moustiques, sur l'imaginable délinquance et l'inimaginable même.

Moi, j'interviens, professionnel, plus flic que flic : interroger, enquêter, relever des indices, arrêter, et flinguer au besoin... Omnipotent, mais raisonnable, je vous assure, jamais plus d'une bavure par mois. J'ai gardé des habitudes. Quand je passe une paire de menottes à un gars, je lui balance toujours un *billèsiouplé*. Ça le fait marrer généralement, ça détend l'atmosphère qui en a bien besoin, tant elle est empoissée de fièvre et de sang.

LE DIAPASON
DES MOTS ET DES
MISERES

Ce matin, un peu avant l'aube, j'ai hurlé un train. J'ai hurlé son tarabuste d'enfer, l'acier de ses roues contre l'acier des rails, la houle des wagons, le bourdonnement électrique des caténaires, et les vagues de souffle froid déferlant sur les façades qui bordent la voie. J'ai gémi ensuite son fantôme acoustique, rouleau d'air, nébuleuse de poussière et d'ondes décroissantes.

Le filin, tendu, tremble contre ma gorge, tire un goitre de peau. C'est douloureux, douloureux à l'intérieur aussi.

Je me suis levé et je suis allé à la fenêtre. Vascularisé du pourpre des feux de signalisation, le fil translucide vibre encore de la fureur de ce premier train, celui que rien ne freine, qui ne craint ni les erreurs d'aiguillage ni le croisement hasardeux d'un autre train, et qui épouvante les cheminots travaillant sur les voies. En face, chez Lise, c'est allumé, et Lise est à la fenêtre, elle aussi réveillée par son propre hurlement ferroviaire. On ne peut pas parler, pas encore, il faut attendre que le filin s'alanguisse de nouveau dans le presque silence. Alors, on se fait un signe de la main, et on trace un cercle autour de nos rougeurs respectives, là, sous ma pomme d'Adam.

Le filin franchit le vide d'une façade à l'autre, au-dessus des caténaires, au-dessus des remblais et de la saleté. À droite,

le tunnel, énorme pulsation de ténèbres arquées. À gauche, la fuite des immeubles, et d'autres filins, plus ou moins tendus, certains qu'on dirait prêts pour une *funambulerie* quelconque, d'autres, en berceaux arachnéens, frôlant dangereusement les câbles électriques. Le flot orangé de l'aube s'engouffre dans la tranchée de ballast, et les photons font comme des grelots microscopiques entre mes lèvres. Entre deux carillons d'atomes de salive, mon larynx me parle avec une voix de petite fille enrouée. Le filin, de nouveau fluent, grésille et trace des orvets de cristal de roche qu'on voit danser sur le cercle noir du tunnel.

« Tu as bien dormi ? Non, n'est-ce pas... *bien dormi...* J'ai ronflé... *Non, n'est ce pas...* Alors tu as ronflé aussi... *J'ai ronflé...* Ça a fait un larsen... *ronflé aussi...* Quand tout se relâche, la nuit... *fait un larsen...* Un jour, j'ai une dent qui s'est fendue... *se relâche, la nuit...* »

« Il faut donner du mou... *une dent qui s'est fendue...* »

« Donner du mou... Je sais, j'ai oublié... »

Je sais, j'ai oublié...

Lise est bavarde. Elle peut faire couler des mots le long du filin des heures durant. Je m'écoute les déglutir et je lui réponds distraitement, me demandant parfois à quoi exactement ressemble ma voix dans sa gorge. Je chante les glougloutements de son café en même temps que j'avale le mien, je croustille ses biscottes en beurrant mes biscottes. Au début je m'étouffais, avalais de travers. Schizophrénie de l'épiglotte. Puis j'ai appris à maîtriser la mécanique des cartilages. Maintenant, je parle diphonique, triphonique, multiphonique si je veux, je déclame des gargarismes tout en bâillant le pauvre quotidien dont Lise me martèle la thyroïde les jours de déprime faste.

Le filin bat dans le petit trou percé à travers l'encadrement de la fenêtre, redoublant les consonnes de percussions infimes.

« Tu n'es pas causant. C'est pas de bol... *pas causant...* »

« Je m'excuse... *c'est pas de bol...* »

LA GRANDE
NÉCROSE

Les choses sont devenues floues ces derniers temps... Des rumeurs de guerres lointaines, des frontières surlignées de tranchées et de charniers, tant de morts, et si peu de vivants pour faire tourner le monde... Alors, il a bien fallu y remédier, revoir notre conception de l'intérim et celle de nos rites funéraires par la même occasion. Mais en fin de compte, tous ces bouleversements, ça n'empêche pas de s'occuper, comme par le passé, de ses petites affaires malheureuses, simplettes ou salaces, sans dimension historique, à peine du fait-divers, moins que du chien écrasé.

Encore que dans mon cas, sans vanterie, la dimension historique, j'y touche presque, et le fait-divers, pour sûr, là, j'y suis plongé jusqu'au cou. J'ajoute que le chien écrasé est juste derrière moi, et qu'il fait comme une flaque poilue sur le bitume de la route, un bout de moquette luxueuse cerné de brun. Moi, j'ai pas l'air aussi luxueux, j'ai même l'air bien dépenaillé avec mon vieux manteau, ma sacoche de cuir élimé et mes chaussures de chantier trouées. La rosée du soir me coule dans les cheveux, et monte depuis les herbes hautes le long de mon pantalon. Je suis là, donc, les bras ballants, le pan de mon manteau accroché dans une ronce, la sacoche ouverte répandant ses partitions dans la mousse. Je renifle l'humidité qui s'est chargée d'une odeur de charogne, pas celle du chien,

il est trop loin pour que je le sente, mais celle d'une dame, une dame morte, toute pourrie, méconnaissable, noire et suintante, mais assise bien sagement à l'avant d'une carcasse de voiture. Il n'y a que ses cheveux blonds qui aient gardé une vigueur d'avant la mort, le reste part en déliquescence malodorante.

Je suis passé bien des fois à côté de la carcasse mécanique que les ronciers et les aubépines enlacent, sans m'arrêter, pressé de rejoindre Fanny à la ville, pressé de me réchauffer contre son corps, pressé surtout d'embrasser ses épaules que j'aime particulièrement pour leur douceur d'os poli. Ce soir, je ne sais pas par quel caprice stupide, j'ai contourné les ronciers pour voir le tacot rouillé que je croise chaque semaine en voisin indifférent.

Et me voilà ballot ballant devant ce cadavre de chair qui repose dans le ventre d'un cadavre d'acier, incapable de savoir ce qu'il convient de faire, à part ne rien faire justement. Il y a tant de crimes ailleurs, que ce crime-là, car c'est un crime, je n'en doute pas, ne mérite pas tant d'attention. Je devrais ramasser ma sacoche et continuer ma route dans l'éblouissement des phares et le trot des chevreuils à l'orée des bois.

Deux portières claquent, pas très loin de l'endroit où un chien s'est fait aplatis. Je ne bouge toujours pas, mais je commence à avoir la nausée, je m'enrhume en plus. Des brindilles craquent dans mon dos, des touffes d'herbe se froissent contre le sol spongieux, et une main prodigieusement virile se referme sur mon épaule.

« Alors... On admire le coucher de soleil », fait une voix pas moins virile.

« Il est pas très frais, le coucher de soleil », ajoute une autre plus tremblotante, qui me fait penser au bruit d'un pudding tombant sur le carrelage de la cuisine.

On me tire en arrière, on me force à me retourner et à abandonner la contemplation tranquille de la charogne humaine, et on me fourre deux trognes hilares en pleine face.

« Tu la raccompagnais chez elle ? Sacrée soirée en perspective ! »

— Pourtant on te connaît, d'habitude, tu préfères la chair fraîche... »

Les trognes s'éloignent. L'une d'elles est oblongue, coiffée d'une touffe rousse. L'autre est ronde et surmontée d'un chapeau informe.

« Brignard. Officier de police », se présente la première.

« Tignard. Idem », toussote la seconde en me collant contre le nez une carte plastifiée.

« Tends tes mimines ! »

J'obtempère. Les menottes claquent sur mes poignets.

« Ah ! l'assassin qui revient sur le lieu de son crime... Ca faisait bien longtemps qu'on avait pas vu ça, hein Tignard ? »

— Monsieur est vieille France ! Il a peut-être même laissé des indices.

— Des empreintes ! »

Tignard et Brignard se lancent dans un sacré duo de fous rires, rythmé de quintes de toux grasses. Pendant ce temps, je me défends mollement, je bafouille que je n'ai tué personne, que je ne suis pas un assassin, que je vois ce cadavre pour la première fois, qu'il y a une erreur judiciaire qui pointe son nez...

Erreur judiciaire, ça les fait marrer de plus belle.

« Eh ! Tignard ! Monsieur nous fait la leçon, monsieur nous prend pour des pourris ! »

— Des nazis, presque !

— Ouais... Des nazis ! Écoute, petit, on plaisantait, on ne veut pas te coller ce macchabée sur le dos, on en a plus qu'assez pour t'embarquer. On sait bien que tu ne l'as pas tuée... Vu que la dame dans la bagnole...

—... Qui cocotte méchamment...

—... Méchamment, faut dire ce qui est... Eh bien, c'est une collègue à nous, en planque.

— Elle est du BPM.

— Le tempo ? que je demande alors, abasourdi, en jetant un œil à mes partitions qui bavent leur encre dans les graminées.

— Mais non, p'tit con ! Brigade Post-Mortem. 90 % de faisandés ! C'est le quota.

— En filature, zéro pointé, en rédaction de rapport, zéro encore, mais en planque ! C'est les meilleurs au BPM. Peuvent rester des semaines sans boire, sans manger, dans le froid, dans la chaleur... Enfin, je crois qu'ils préfèrent le froid. Une semaine qu'elle t'attend, à moisir dans l'épave.

— Mais pourquoi ?

— Tu connais une certaine Fanny Lurgens ?

— Oui. Je lui donne des cours de solfège. »

Tignard et Brigard échangent un clin d'œil libidineux.

« Allez, tu vas nous raconter ça, à la boîte.

— On va pas s'ennuyer ! »

Me voilà à l'arrière de leur voiture, en compagnie de Brignard qui a passé son bras autour de mes épaules. Ils me les broient chaleureusement, on est les meilleurs copains du monde. Trignard conduit d'une main ; avec l'autre, il se triture entre deux molaires à l'aide d'un cure-dent. Le rétroviseur central me retransmet ce spectacle de sauvagerie dentaire.

« Eh ! Brignard, on lui dit, maintenant, parce qu'il a l'air de pédaler le gars.

— C'est vrai qu'il nous fait une belle tête d'innocent... Ben mon vieux, alors, on détourne des mineurs, et on croit après pouvoir, en toute impunité, hein, en toute impunité, nous donner de l'erreur judiciaire.

— Eh oui... C'est qu'elle est sacrément mineure, ta Fanny », me susurre Brignard dans l'oreille, en prenant un accent marseillais.

Je penche la tête vers la vitre. Le bocage jaunâtre défile entre bitume et ciel nocturne. Les machines agricoles ont allumé leurs phares et leurs socs terreux grattent le sol, y arrachant des blocs calcaires gros comme des pierres tombales. Oui, je sais qu'elle est sacrément mineure, Fanny, quinze ans à peine révolus, mais tout sauf sage, tout sauf prude, Fanny.

MAISON-MONSTRE,
CAS NUMÉRO 186

Ils sont là.

Je les entends depuis des heures tourner autour de la maison, et à présent ils s'y promènent librement.

Des branches qui craquent. Des chaises qui se cabrent et dont les dossiers viennent heurter la table de la salle à manger.

Des feuilles mortes qui se froissent. Toute ma bibliothèque compulsée, dévorée, vandalisée.

Des aiguilles de pin qui se cassent. Une porcelaine étouffée sous un torchon, puis brisée contre l'évier.

De la bruyère qui s'agite. Les vêtements au pied de mon lit, caressés, griffés, et dans ma penderie, comme des voilures sous le vent.

Ils sont là.

Dedans et dehors.

Et je ne sais plus où est le dedans, où est le dehors, je ne sais plus s'ils veulent entrer ou sortir, je ne sais plus si j'ai un toit au-dessus de moi ou bien la frondaison des arbres, le ciel maudit et noir.

Je sais seulement que j'ai peur.

Affreusement peur.

On gratte à ma porte. On gratte sous ma porte. Une ombre tend son museau vers mon lit. Et pourtant j'ai les yeux fermés ! Et rien au monde ne me ferait lever les paupières ! Rien au monde ne pourrait me convaincre de voir... de voir quoi ?

Quoi ? Ce seul pronom est une épouvante.

Il n'y a que ma bouche qui trouve le courage de s'ouvrir sur l'obscurité qui me mord la poitrine.

Alors je hurle. Je supplie qu'on vienne enfin à mon aide.

« Par tous les dieux ! Par tous les saints ! Y a-t-il quelqu'un qui viendra à mon aide ? Je vous en prie ! Aidez-moi ! »

« Madame Liboret ? »

La porte est à peine entrouverte. L'entrebâillement dessine une lame de ténèbres reflétant la pâle anxiété d'un demi-visage. Une odeur de renfermé, d'encaustique, d'humidité se dilue dans l'air vif et glacé de l'aube.

C'est qu'il est encore très tôt.

« Vous êtes Lise Liboret ? »

Le demi-visage hoche la tête.

« Vous nous avez appelés, n'est-ce pas ?

— J'ai appelé... Albert Külm.

— Je suis Ninon Külm, sa fille. Mon père est occupé ailleurs. »

Le demi-visage fronce un sourcil.

« Mais... Quel âge avez-vous ?

— C'est important ?

— Excusez-moi... Vous avez l'air d'une enfant.

— J'en suis une. »

Ninon Külm esquisse un sourire. Ce n'est pas un sourire candide, plutôt un spasme sur un visage qui n'est pas habitué à la gaieté. Une boucle brune hameçonne la commissure de ses lèvres. Elle la repousse d'un mouvement de tête, et tire vers l'arrière la capuche de sa pèlerine couleur d'ardoise. Sa chevelure dense, épaisse, coule sur ses épaules, sur ses bras, jusque sur ses hanches, l'entourant d'une seconde pèlerine qu'on dirait faite de la laine brute et mécheuse d'un mouton corse.

« Mais vous êtes venue comment ?

— En voiture. »

Elle montre le rostre aérodynamique d'une vieille Delahaye d'après-guerre qui dépasse au bout du sentier.

Lise Liboret daigne ouvrir sa porte de quelques centimètres supplémentaires. Son demi-visage devient un trois quarts de visage.

« Mais... », bégaye-t-elle en découvrant la carrosserie cachée derrière les pins qui bordent la route.

Ninon, de nouveau, fait exécuter à ses lèvres une élongation qui peut passer pour un sourire.

« J'ai un chauffeur », précise-t-elle.

Puis elle ajoute, sans pour autant exprimer la moindre impatience :

« Puis-je entrer, maintenant ? »

Lise, dans l'expectative, observe la fillette qui se tient sur son perron. Petit chaperon qui porterait le deuil de sa mère-grand, Gretel devenue anorexique après son séjour traumatisant dans la maison de la sorcière, la huitième fille de l'ogre qui aurait échappé au stratagème du Petit Poucet et qui pourchasserait le garçon par le monde pour venger son père... Peut-être les trois à la fois.

En contactant Albert Külm, elle s'attendait à tout, mais pas à cela, visiblement, pas à recevoir chez elle un Rouletabille lilliputien en robe de dentelle.

« Si mon âge vous gêne, je peux repartir.

— Non ! Non... C'est juste que... que...

— Je suis compétente, vous savez... pour vos problèmes...

— Compétente ?

— J'accompagne mon père dans ses enquêtes depuis que j'ai cinq ans. Et j'en ai onze... Enfin, bientôt... Il y a des affaires que mon père me confie, car j'ai certains dons qu'il n'a pas.

— Certains dons ?

— Vous me laissez entrer ? »

La porte s'ouvre de quelques degrés supplémentaires, suffisamment pour que Ninon se glisse entre le chambranle

et Lise Liboret qui tarde à s'écarter. D'abord elle ne voit rien d'autre que les masses confuses des ombres écrasées par un plafond bas, puis la pénombre reflue à mesure que ses pupilles s'agrandissent.

À l'extérieur, la maison paraît banale, un chalet de plain-pied niché dans une petite clairière à moins de cinquante mètres de la route, plutôt vilain, bois gonflé repeint avec hâte et maladresse, briques manquantes remplacées par du ciment grossier, auvent servant de jardinière à des moisissures et des mousses, cheminée au faîte carié par la suie. Tout autour de la maison se déploient des colonnades disciplinées de pins et de bouleaux qui surgissent d'une mer de bruyère et de fougère. Le soleil qui monte à l'horizon à l'air d'un prisonnier se morfondant derrière des barreaux. Rien de bucolique dans cette forêt repiquée, ce n'est qu'une banlieue sylvestre où les cris des geais remplacent à l'aube ceux des livreurs et des éboueurs.

Mais à l'intérieur de la maison, tout change. Un autre monde s'y love.

Et ça n'annonce rien de bon.

Ninon sait d'expérience que les maisons atteintes de dysmorphie, les maisons qui cachent leur jeux, celles dont l'intérieur contredit l'extérieur, sont de la pire espèce. Elle les appelle des *maisons-monstres*.

Et celle dans laquelle elle vient de pénétrer en est indiscutablement une. Au moins 5 sur l'échelle des chimères architecturales ; une échelle dont elle est l'inventrice, et qui va de 1 : *petite baraque aux angles tordus où les perruches et les chihuahuas souffrent de dépression*, à 7 : *infecte boursofflure de pierre dont le volume réel est bien supérieur au volume supposé (et dont le maître d'œuvre est sans doute interné à vie, à moins que son cadavre ne fasse partie intégrante de la maçonnerie)*.

D'un regard à l'arithmétique acerbe, elle évalue l'indice de volume chimérique (rapport entre le volume réel et le volume supposé) à 1,3.

« C'est un peu enflé, chez vous. »

STATI D'ANIMO

Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.

*Filippo Tomaso Marinetti, Manifeste du Futurisme,
1909*

Zangtumtum est un soliloqueur, un tribun, un bonimenteur. Sans doute le plus acharné *chiacchierone* d'Italie. Sitôt qu'il est lancé, après un bref temps de chauffe, les mots lui coulent des lèvres en faramineux et intarissables déluges. Il peut parler douze heures d'affilée sans se fatiguer. Ses glandes salivaires ont été chirurgicalement améliorées. Ses cordes vocales sont doublées de membranes de synthèse. Son épiglotte abrite un stabilisateur phonatoire prévenant tout éraïllement. Et sa pomme d'Adam, remarquablement saillante, cache un système de transmission radioélectrique d'une portée effective de deux kilomètres.

Zangtumtum est le chantre de la onzième muse, celle de l'exaltation, de la modernité incendiaire, de l'incontinence babillarde qui transforme la bouche en échappement de moteur ou en canon brûlant de mitrailleuse.

Malheur au passé !

Et de frapper de son poing la table en marbre du bistrot. D'ailleurs, comment peut-on encore utiliser ce matériau réactionnaire sur lequel les verres grelottent comme des pleureuses de l'antiquité ? Ça mérite bien un deuxième coup de poing, plus appuyé. Et qu'importe si le cocktail polychrome de Ranrancrouka se déverse sur les genoux de ce dernier.

D'ailleurs Ranrancrouka partage l'opinion de Zangtumtum. Marbre : horrible peau variqueuse.

Le café Termini, avec son carrelage rouge et vert, ses miroirs biaisés, son éclairage mouvant et sa musique de fond motobruitiste (légère rumeur d'avion survolant la zone industrielle de Bor), possède tous les atouts pour combler la sensibilité futuriste de Zangtumtum et de ses deux camarades. Mais ces tables ! Quand se décideront-ils à les changer ?

On commande d'autres cocktails. Quatre *hurlements blancs concentriques*. Vodka, lait de bœuf musqué, un doigt d'éthanol pur et une cuiller à café de scories phosphatées, spécialité du quartier. La moustache de Ranrancrouka s'ourle de blanc. Le deuxième acolyte, Blumadumdu, retire son melon. Son crâne nu est peint en mauve. Zangtumtum y voit sitôt une concession au passé.

« Mauve ? Mauve comme les fleurs ? Mauve comme un coucher de soleil sur Lampedusa ? Serais-tu, mon pauvre Blumadumdu, un romantique ? Un pédéraste ? »

Blumadumdu baisse les yeux. La couleur de son crâne contamine ses joues.

« Misère. C'est à cause de la transpiration sous le melon. Le vermillon a pâli. Ce matin encore, mon chef avait le ton franc. Je n'achèterai plus de cette teinture de marque Boccioni. »

Ranrancrouka éclate de rire.

« Je te jure, c'est douteux, on dirait que tu as eu affaire aux razzolari et qu'ils t'ont picoré la peau du crâne. »

Zangtumtum saute sur l'occasion et porte aussitôt un toast aux razzolari. Il prend soin de se faire entendre de tous. L'effet escompté ne se fait pas attendre. Un grand rouquin à l'air teigneux se lève brutalement d'une table voisine. Ses lèvres sont deux tendons blafards et flageolants. Il aboie :

« Vous me dégoutez ! Crapules ! Ma femme et mon fils étaient à Marmolada quand les razzolari ont massacré tout le monde ! Ce qu'ils ont subi ! Vous savez ce qu'ils ont subi, salopards ? »

Zangtumtum dévoile sa belle dentition détartrée par les hautes fréquences émises de son larynx. Il sent monter en lui le vertige effervescent de la logorrhée. Il se tourne vers le comptoir et fait un signe au patron. Celui-ci allume le récepteur caché sous le zinc. Maintenant, la voix de Zangtumtum sort des enceintes, pas seulement celles du café Termini, mais aussi des autres établissements du quartier.

Ainsi votre femme et votre fils ont succombé sous les baisers enzymatiques des razzolari. C'est un grand malheur et je comprends votre peine, je m'y associe, croyez-le. Mais nous devons vaincre ces émotions antiques qui nous font méjuger de la nature des choses. Faut-il haïr la voiture qui renverse le passant ? Faut-il haïr la machine qui broie la main de l'ouvrier ? Faut-il haïr ces êtres venus du cosmos pour leurs vénéneuses accolades ? Renoncer au danger, c'est renoncer au sublime... Quel est votre nom, monsieur ?

Le gars paraît déstabilisé. La voix de Zangtumtum l'enveloppe, suave et parfaitement timbrée (arrondie dans ses graves, éclairée dans ses aigus). Elle n'a plus pour source unique les lèvres de l'interlocuteur, n'est plus la ligne reliant A à B, elle est devenue un essaim ubiquitaire, dynamique, synoptique. Sa volonté est celle d'une foule déterminée.

« Je m'appelle Sofronio. »

Sofronio. Un sobriquet passéiste, ça. Vous n'avez pas de nom onomatopéique ? Si vous me laissiez vous en trouver un ? Quoi ? Vous ne voulez pas ? Vous tenez donc à ce point à vivre dans le jadis ? À respirer la puanteur des siècles ? Sofronio ! Sofronio ! Sofroooooonio ! Sofro...

Zangtumtum reçoit le poing du rouquin en pleine face. Il bascule de sa chaise. Un larsen zèbre l'espace. Éclaboussure de *hurlement blanc concentrique* sur le carrelage vert et rouge. Il reste un instant sonné puis s'ébroue et se relève. Ne jamais céder au silence le champ de bataille des mots, même les mâchoires brisées, la langue tranchée, le larynx sectionné. Le larsen s'efface dans son propre fantôme électrostatique. Blumadumdu, en grimaçant, se cure l'oreille avec son auriculaire.

Sofronio ! Cette violence en toi ! Tu m'as ébréché une dent. J'aime ça ! Nous n'avons que faire des rapports humains policés, pacifiques, civilisés ! Laisse-nous t'offrir un verre ! Un terrible soleil féroce bien tassé, prompt à ragaiillarder le plus mélancolique des hommes. Garçon !

Mais Sofronio ignore l'invitation. Il marche vers la sortie, les yeux remplis de larmes. Il gémit quelque chose. Sans doute les noms de sa femme et de son fils.

Eh ! Ne t'en va pas, mon ami ! J'aimerais mieux te connaître. Vraiment. Où vas-tu ainsi ? La nuit est fraîche. Reste !

Sofronio se fige sur le pas de la porte et se retourne pour lâcher un « Va au diable ! »

Va au diable ? Vous entendez ça ? Il a dit : « Va au diable ! » Mais de quel antan sors-tu, Sofronio ?

La porte claque et le rouquin disparaît dans la nuit.

Non ! On ne peut pas le laisser ainsi filer. Mes amis, qu'en pensez-vous ? Hein ? Toi, Blumadumdu ? Tu connais ce genre de caractères. Ne te récrie pas. Tu les connais. Je lui file le train ? Lui arrache, avec la constance de la machine, des confessions ? Oui ?

Zangtumtum enfile son pardessus et ses gants et visse son melon sur son crâne.

La belle corrida que ça va être ! Tiens, me vient une anecdote à ce sujet... Non, non, inutile de m'accompagner, restez au chaud, mes amis. Ma voix vous tiendra compagnie jusqu'à l'aube si besoin est... Pardon, je vous égare. L'anecdote... Vous voulez l'entendre... J'ai connu une fille qui s'appelait Jolanda. On l'avait surnommée « la vache ». Aucun rapport avec son physique. Ses seins étaient menus, ses hanches plutôt garçonne, son visage pas le moins du monde bovin, au contraire, elle avait un joli petit museau et des yeux très fins. C'est juste que lorsque... Ah, il ne m'en voudra pas, mettons à bas pudeur et intimité, vieilleries bonnes à jeter !... lorsque mon ami Ranrancrouka la baisait, le vagin de Jolanda se contractait de telle façon qu'il avait l'impression, disait-il, de se faire ruminer la verge. Chroump chroump chroump ! Il aimait ça. Bougre ! Pour autant, lui, on ne l'a jamais surnommé « le bouvier ».

Zangtumtum sort du café sous les applaudissements des clients. Un vent hivernal souffle le long des façades en arrachant des lambeaux d'affiches et de dazibaos. Pas trace de Sofronio. Vers le nord, on distingue le cœur électroluminescent de la ville, les immenses architectures d'Antonio Sant'Elia, et les polyrythmies des néons qui aveuglent les étoiles. *A contrario*, au sud, l'atroce pénombre des territoires suburbains et la décrépitude des bâtisses. Rien à espérer de ce monde triste à la traîne du temps. Il faudrait laisser à l'imagination mécanique et furieuse des engins de démolition le loisir de tout réinventer.

Jolanda prenait ce vocable plutôt bien. Après tout, un vagin ruminant, c'est quand même une sorte de prodige qui mérite qu'on s'en enorgueillisse. On avait donc songé à organiser une corrida sexuelle avec habit de lumière et banderilles vibrantes. Zangtumtum, marchant vers l'obscurité, entonne Toréador, en garde ! Il fallait voir ça ! Ranrancrouka agite sa muleta. La vache est furieuse. Les passes s'enchaînent. L'arène tremble sous ses pieds. La vache est pire qu'un taureau. Le matador se fait encorner. Deux peones viennent en renfort. Moi, picador, de diodes vêtu, je harponne la bête. Passe de poitrine ! Moulinet ! La vache s'épuise, souffle, trouve encore la force de charger. C'est la mise à mort. D'un seul coup d'épée. La vache chancelle puis se couche. Les aficionados acclament l'animal et le matador. Jamais on ne vit dans une arène tant d'ardeur. Ah ! Jolanda ! Gau Mata ! Je te dédie cette nuit ! Et toi, Sofronio ! Où te caches-tu, vilain rouquin passéiste ?

La grande pénombre du jadis, portes cochères, terrains vagues, clôtures piétinées par les glaneurs, vieux lampadaires, distillats de lumière, granges débordant de rebuts, mécaniques huileuses, et la lune, esseulée, alors que pourraient briller mille lunes, comme au cœur de la ville, nappées des brouillards colorés largués par les aéropeintres... Si Zangtumtum n'était pas ravi par sa traque, chaloupé par sa propre voix dont les échos font vibrer son torse, il frémirait à la seule idée de pénétrer dans ces territoires lamentables.